

LES PLAGES D'AGNÈS un film d'Agnès Varda



SYNOPSIS

En revenant sur les plages qui ont marqué sa vie, Varda invente une forme d'autodocumentaire. Agnès se met en scène au milieu d'extraits de ses films, d'images et de reportages. Elle nous fait partager avec humour et émotion ses débuts de photographe de théâtre puis de cinéaste novatrice dans les années 50, sa vie avec Jacques Demy, son engagement féministe, ses voyages à Cuba, en Chine et aux USA, son parcours de productrice indépendante, sa vie de famille et son amour des plages.

LES PLAGES D'AGNÈS (France, 2008) · 110 min

Scénario: Agnès Varda

Image: Alain Sakot, Hélène Louvart, Julia Fabry, Agnès Varda

Son: Pierre Mertens, Olivier Schwob, Frédéric Maury

Montage: Agnès Varda, Jean-Baptiste Morin, Baptiste Filloux

Mixage: Nathalie Dages

Décors: Frankie Diago

Musique: Joanna Bruzdowicz, Stéphane Vilar, Paul Cornet

Production: Ciné Tamaris, Arte France Cinéma

Distribution: Les Films du losange, Roissy films

BIOGRAPHIE

Née en 1928 à Bruxelles de père grec et de mère française, Agnès Varda passe sa petite enfance en Belgique avant de s'installer, au moment de la Deuxième Guerre, en France avec sa famille. Après des études de littérature et de philosophie à la Sorbonne et d'histoire de l'art à l'école du Louvre, elle devient, en 1951, photographe officielle du TNP (Théâtre National Populaire) et exerce parallèlement le métier de photoreporter. Trois ans plus tard, elle tourne son premier film, *La pointe courte*, tourné avec de maigres moyens et monté par Alain Resnais, le film remporte un succès d'estime et témoigne de la fraîcheur de la nouvelle génération.

En 1962, elle tourne son chef-d'œuvre *Cléo de 5 à 7*, qui narre les aventures d'une sublime chanteuse atteinte d'une maladie mortelle. Ses films des années 1960, *Le Bonheur*, *Les Créatures* et *Lions Love*, poussent les critiques à l'associer aux réalisateurs de la Nouvelle Vague. Résolument féministe, comme elle l'a prouvé dans le film *L'une chante, l'autre pas*, elle signe le manifeste des 343 en 1971. A la fin des années 1970, elle quitte la France pour Los Angeles et tourne les documentaires *Murs, murs* et *Documenteur*. Elle rencontre lors de ce séjour le charismatique leader des Doors, Jim Morrison. En 1985, *Sans toit ni loi*, avec Sandrine Bonnaire dans le rôle principale, lui vaut le Lion d'Or de la Mostra de Venise. Deux ans plus tard, elle tourne *Jane B. par Agnès Varda*, avec Jane Birkin dans le rôle-titre. Dans les années 2000, Varda tourne *Les Glaneurs et la Glaneuse* et le documentaire autoportrait *Les Plages d'Agnès* qui lui vaut un César. Elle organise de multiples expositions: *L'Île et Elle* à la Fondation Cartier (2006) et une exposition hommage à Jean Vilar au Festival d'Avignon (2007). Commandeur de la Légion d'honneur depuis 2009, elle a été élevée en 2013 à la dignité de grand-croix de l'ordre national du Mérite.

Dans sa vie privée, Agnès Varda a été l'épouse de Jacques Demy qu'elle rencontra en 1958. A la mort de son mari, elle lui dédie trois films: *Jacquot de Nantes*, *Les Demoiselles ont eu 25 ans* et *L'Univers de Jacques Demy*.



“C’est une drôle d’idée de se mettre en scène et de filmer un autoportrait quand on a presque 80 ans. Cette idée a germé dans ma tête un jour, sur la plage de Noirmoutier, quand j’ai réalisé que d’autres plages avaient marqué ma vie. Les plages sont devenues prétexte et chapitres naturels du film. J’ai souhaité transmettre à mes proches et à d’autres quelques-uns des faits et travaux de mon parcours de vie. Et plus encore, tourner les miroirs vers les autres, ceux qui m’ont formée, ceux que j’ai rencontrés, ceux que j’ai aimés.”

Agnès Varda

LE FIGARO. - C’est un drôle d’autoportrait, un pêle-mêle de souvenirs, de paysages, de visages, de citations musicales et visuelles. Un documentaire au passé recomposé, mis en scène par l’imagination de l’instant.

Agnès Varda. - J’ai toujours aimé le mixte entre l’imagination et la réalité : voir surgir une vision dans un contexte documentaire. *Daguerréotypes* ou *Les Glaneurs et la Glaneuse* procédaient de cette manière. Là, je raconte le parcours d’une artiste indépendante dans la deuxième moitié du XXe siècle. C’est un film très personnel mais qui parle presque plus des autres que de moi. Quelqu’un m’a rappelé le titre d’un roman de Gertrude Stein : *Autobiographie de tout le monde*. J’aimerais bien avoir fait cela. Je pense qu’à divers moments du film, n’importe qui peut être en phase avec des émotions qu’il dégage.

Il y a, en effet, votre mémoire intime, vos souvenirs d’enfance, de famille, en Belgique, à Noirmoutiers ; mais aussi la mémoire du théâtre et du cinéma, avec Vilar, Demy, Resnais, Noiret, Jane Birkin Et la mémoire de l’époque, par exemple le Paris des années 1960.

La mémoire m’a toujours passionnée, et c’est un des sujets du film. Jusqu’à la mémoire défaillante, comme dans la scène à propos de ma mère: je crois qu’il faut laisser les vieux divaguer. Mais je ne me livre pas à une enquête sur moi-même. Peut-être que j’ai un certain manque de racines parce que notre père grec ne nous a rien raconté de son pays, de sa famille. Je suis un peu flottante. J’avais bien l’idée de cette imagination molle qu’est la rêverie, comme matière de cinéma. Alors, j’ai laissé le film aux hasards de la mémoire. Les souvenirs sont comme des bulles qui remontent.

Ça va avec votre style tout en associations d’idées, d’images, en coq-à-l’âne.

J’en ai fait un vrai dans *Jane B*. Je filme un coq, et la caméra glisse vers un âne. Ma forme favorite est le collage surréaliste. Elle correspond à ma fantaisie naturelle, à l’envie de m’amuser des choses et de moi, de ne pas me prendre au sérieux. Je vais jusqu’à me déguiser, sans peur du ridicule. Ça contrecarre l’idée du testament d’une vieille cinéaste !

Le principe du collage joue peut-être avec le hasard, mais vous en faites un langage extrêmement précis et raffiné dans la composition des plans, le montage.

Le collage fait rebondir l’imagination en traitant plusieurs sujets en même temps, par le rapprochement des images. C’est une chose magique du cinéma, un plan peut s’intégrer et faire obliquer une séquence. Si tu l’enlèves, tu racontes autre chose. Pour moi, le cinéma est une expérience passionnante et périlleuse parce que j’essaie de trouver une écriture vivante, entre le hasard et le travail. J’ai peu d’argent, mais le luxe, c’est de tourner à mon rythme, en alternant tournage et montage, en repartant tourner après avoir monté, en évoluant dans l’aléatoire, mais toujours avec des options de cinéma [...] Ce film est aussi une conversation sur le cinéma.

Et, plus secrètement, une conversation avec Jacques Demy ?

Je voulais qu’on se dise que c’est une histoire d’amour, aussi. Comme un ressort qui tend ma vie. Je dis qu’il est mort du sida mais je ne suis pas dans la lamentation, je suis dans le compagnonnage avec les morts. J’aime qu’il n’y ait pas de déclaration sur ces choses. On ne sait pas ce qui se passe, mais ça continue.

Publié le 17/12/2008 au Figaro.

